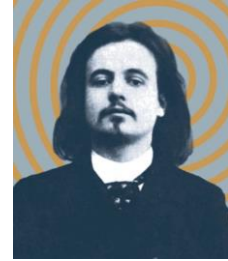


## ALFRED JARRY

### ... Essai de définition du courage...



... Nous avons parlé ici du duel et plus longuement de l'armée. Notre intention était d'en arriver à une définition du courage.

Mais il s'est toujours produit que nous avons perdu la suite de nos associations d'idées, ce qui prouve, assez valablement, qu'il n'y avait aucun lien essentiel entre les deux idées précitées et le courage auquel on les rattache communément.

Le courage est un état de calme et de tranquillité en présence d'un danger, état rigoureusement pareil à celui où l'on se trouve quand il n'y a pas de danger.

Il résulte de cette définition, au moins provisoire, que le courage peut être acquis par deux moyens :

- 1° en éloignant le danger ;
- 2° en éloignant la notion du danger.

La première attitude courageuse est celle de l'homme qui, en raison de sa force naturelle ou, le plus souvent, grâce à des armes qu'il s'est procuré et a appris à manier, se met à l'abri du danger.

On est beaucoup moins inquiet de la pluie sous un toit ou un parapluie, et du tonnerre sous un paratonnerre au bon fonctionnement duquel on croit ; et il est extrêmement rare qu'un homme bien vigoureux et armé jusqu'aux dents s'intimide devant un adversaire de débilité notoire et dépourvu de moyens de défense.

Le schéma le plus véridique du courage nous paraît le suivant : Hercule, la massue levée sur un petit enfant qui commence juste assez à savoir marcher pour entrevoir l'envie de se sauver.

La tendance à la réalisation de ce type idéal du courage se manifeste dans les armées permanentes et dans tout l'appareil des armes.

Dans ce premier cas, l'état de courage est une assurance.

Dans un second cas, celui où le solide gaillard armé en rencontre un autre plus solide et mieux armé, le courage ne peut plus être qu'une ignorance ou une attention distraite.

Cette ignorance s'entretient par des concepts variés et diverses formes de langage. Ainsi, chaque peuple se répète qu'il est le plus puissant et le plus courageux de la terre, qu'il est « à la tête » de l'humanité.

Malheureusement, l'humanité est une espèce de bête ronde avec des têtes tout autour.

Ainsi encore, Gérard le Tueur de lions oubliait le fauve pour songer au prestige de la France relevé par lui aux yeux des Arabes.

Un excellent engin propre à distraire l'esprit d'un objet dont il aurait peur est le même qui sert à écarter le taureau de courses d'un objet dont il n'a pas assez peur : nous parlons de l'usage d'un morceau d'étoffe éclatante ; les effets en sont différents selon qu'on le présente à une brute redoutable ou à un peuple faible : nous venons de reconstituer l'invention du drapeau.

## ALFRED JARRY ... Pensées hippiques ...



Victor Hugo a écrit, dans Notre-Dame de Paris : « *Sans le cheval, point d'homme.* »  
Si la femme cherche dans l'homme la bête, le cheval a ceci de bon, qu'il est une très grosse bête.

Le cavalier est détachable, et peut être admis ailleurs qu'à l'écurie : il ne dépare ni un salon ni une chambre à coucher.

Le cocher est un cavalier à roulettes.

Le bourgeois répète volontiers que la « femme du monde » a l'équipage pour le cocher.

Le cocher, c'est Orphée charmant les animaux, c'est Hercule vainqueur des monstres ; c'est le mâle qui dompte la bête – ou l'ange au besoin.

Mais il peut y avoir une femme qui ne possède point de cocher.

Celle-là va au Concours Hippique.

Les habits rouges et les uniformes sont là pour se donner en spectacle à tout le monde, et aussi à elle.

Elle peut s'imaginer qu'ils sont de sa livrée.

La plus noble conquête du cheval, c'est la femme.

## ALFRED JARRY ... Cynégétique de l'omnibus...



Des diverses espèces de grands fauves et pachydermes non encore éteintes sur le territoire parisien, aucune, sans contredit, ne réserve plus d'émotions et de surprises au trappeur que celle de l'omnibus.

Des Compagnies se sont réservé le monopole de cette chasse ; à première vue l'on ne s'explique pas leur prospérité : la fourrure de l'omnibus est en effet sans valeur et sa chair n'est pas comestible.

Il existe un grand nombre de variétés d'omnibus, si on les distingue par la couleur ; mais ce ne sont là que des différences accidentelles, dues à l'habitat et à l'influence du milieu.

Si le pelage du « Batignolles-Clichy-Odéon », par exemple, est d'une nuance qui rappelle celle de l'énorme rhinocéros blanc, le « borelé » de l'Afrique du Sud, il n'en faut chercher d'autre cause que les migrations périodiques de l'animal.

Ce phénomène de mimétisme n'est pas plus anormal que celui qui se manifeste chez les quadrupèdes des régions polaires.

Nous proposerons une division plus scientifique, en deux variétés dont la permanence est bien reconnue :

1° celle qui dissimule ses traces ;

2° celle qui laisse une piste apparente.

Les foulées de cette dernière sont extraordinairement rapprochées, comme produites par une reptation, et semblables, à s'y méprendre, à l'ornière creusée par le passage d'une roue.

Les naturalistes discutent encore pour savoir si la première variété est la plus ancienne, ou si elle est seulement retournée à une existence plus sauvage.

Il est indiscutable, quoi qu'il en soit, que la seconde variété est la plus stupide, puisqu'elle ignore l'art de dissimuler sa piste ; mais – et ceci expliquerait qu'elle ne soit point encore toute exterminée – elle est, selon toute apparence, plus féroce, à en juger par son cri qui fait fuir les hommes, sur son passage, en une tumultueuse panique, et qui n'est comparable qu'à celui du canard ou de l'ornithorynque.

Vu la grande facilité de découvrir la piste de l'animal, facilité décuplée par sa curieuse habitude de repasser exactement sur la même voie dans ses migrations périodiques, l'espèce humaine s'est ingénée à le faire périr dans des trappes pratiquées sur son parcours.

Avec un instinct surprenant, la lourde masse, arrivée au point dangereux, a toujours fait demi-tour sur elle-même, rebroussant chemin et prenant grand soin, cette fois, de brouiller sa piste en la faisant coïncider avec ses précédentes foulées.

On a essayé d'autres systèmes de pièges, sortes de huttes disposées, à intervalles réguliers, le long de la voie et assez pareilles à celles qui servent pour la chasse au marais.

Des bandes de gaillards résolus s'y embusquent et guettent le passage de l'animal : le plus souvent celui-ci les évente et s'enfuit, non sans donner des signes de fureur par un frottement de sa peau postérieure, bleue comme celle de certains singes et phosphorescente la nuit ; cette grimace figure assez bien, en rides blanches, le graphique du mot français : « complet ».

Quelques spécimens de l'espèce se sont toutefois laissé domestiquer : ils obéissent avec une suffisante docilité à leur cornac, qui les fait avancer ou s'arrêter, en les tirant par la queue

Cet appendice diffère peu de celui de l'éléphant. La Société protectrice des animaux a obtenu – de même qu'on supporte la queue adipeuse de certains moutons du Thibet sur un petit chariot – que celle de l'omnibus fût protégée par une poignée en bois.

Cette mesure de douceur est assez inconsiderée, car les individus sauvages dévorent les hommes, qu'ils attirent en les fascinant à la façon du serpent.

Par suite d'une adaptation compliquée de leur appareil digestif, ils excrètent leurs victimes encore vivantes, après avoir assimilé les parcelles de cuivre qu'ils en ont pu extraire.

Ce qui prouve qu'il y a bien digestion, c'est que l'absorption du numéraire à la surface – l'épiderme dorsal – est moindre exactement de moitié que l'assimilation à l'intérieur.

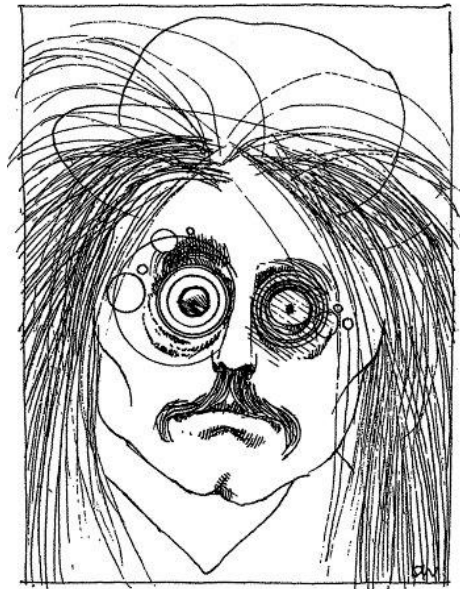
Il convient peut-être de rapprocher de ce phénomène l'espèce de joyeuse pétarade, au son métallique, qui précède invariablement leur repas.

Quelques-uns vivent dans un commensalisme étrange avec le cheval, qui semble être pour eux un dangereux parasite : sa présence est en effet caractérisée par une déperdition rapide des forces locomotrices, remarquables au contraire chez les individus sains.

On ne sait rien de leurs amours sinon qu'à l'instar de certaines plantes dont le pollen est transporté de l'une à l'autre par les insectes qui ont pénétré dans l'intérieur, ils se reproduisent par correspondance.

La loi française paraît considérer ces grands fauves comme nuisibles, car elle ne suspend leur chasse par aucun intervalle de prohibition.

## **ALFRED JARRY ... Anthropophagie ...**



Cette branche trop négligée de l'anthropologie, l'anthropophagie ne se meurt point, l'anthropophagie n'est point morte.

Il y a, comme on sait, deux façons de faire de l'anthropophagie : manger des êtres humains ou être mangé par eux.

Il y a aussi deux manières de prouver qu'on a été mangé ; pour l'instant nous n'en examinerons qu'une : si La Patrie du 17 février n'a point fardé la vérité, la mission anthropophagique par elle envoyée en Nouvelle-Guinée aurait pleinement réussi, si pleinement qu'aucun de ses membres n'en serait revenu, exception faite, ainsi qu'il sied, des deux ou trois spécimens que les cannibales ont coutume d'épargner afin de les charger de leurs compliments pour la Société de Géographie.

Avant l'arrivée de la mission d'anthropophagie, il est vraisemblable que, chez les Papous, cette science était dans l'enfance : il leur en manquait les premiers éléments, nous osons dire les matériaux.

Les sauvages, en effet, ne se mangent pas entre eux. Bien plus, il appert de plusieurs essais de nos vaillants explorateurs militaires en Afrique, que les races de couleur ne sont pas comestibles. Qu'on ne s'étonne donc point de l'accueil empressé que les cannibales firent aux blancs.

Ce serait une erreur grave, néanmoins, de ne voir dans le massacre de la mission européenne que basse gourmandise et pur souci culinaire.

Cet événement, à notre avis, manifeste l'une des plus nobles tendances de l'esprit humain, sa propension à s'assimiler ce qu'il trouve bon. C'est une très vieille tradition, chez la plupart des peuples guerriers, de dévorer telle ou telle partie du corps des prisonniers, dans la supposition qu'elle recèle telle vertu : le cœur, le courage ; l'œil, la perspicacité, etc. Le nom de la reine Pomaré signifie « mange-l'œil ».

Cet usage a été moins suivi du jour où l'on a cru à des localisations moins simples. Mais on le retrouve, intégral, dans les sacrements de plusieurs religions, basés sur la théophagie. Les Papous n'ont eu en vue, quand ils dévorèrent les explorateurs de race blanche, qu'une sorte de communion avec leur civilisation.

Si quelques vagues concupiscences sensuelles se sont mêlées à l'accomplissement du rite, elles leur ont été suggérées par le chef même de la mission anthropophagique, M. Henri Rouyer.

On a beaucoup remarqué qu'il parle avec insistance, dans sa relation, de son ami « le bon gros M. de Vriès ».

Les Papous, à moins qu'on ne les suppose inintelligents à l'excès, n'ont pu comprendre que : bon c'est-à-dire bon à manger ; gros, c'est-à-dire : il y en aura pour tout le monde.

Il était difficile qu'ils ne se fissent point, de M. de Vriès, l'idée d'une réserve de nourriture vivante embarquée pour les explorateurs.

Comment ceux-ci auraient-ils dit qu'il était bon, s'ils n'avaient été à même d'apprécier sa qualité, et la quantité de sa corpulence ?

Il est avéré d'ailleurs, pour quiconque a lu des récits de voyages, que les explorateurs ne rêvent que mangeailles.

M. Rouyer avoue que, certains jours de disette, ils « *se garnirent l'estomac de chenilles, vers, sauterelles, femelles de termites..., insectes d'une espèce rare et nouvelle pour la science.* »

Cette recherche des insectes rares a dû paraître aux indigènes un raffinement de gloutonnerie ; quant aux boîtes de collections, il était impossible qu'ils ne les prissent pas pour des conserves extraordinaires réclamées par des estomacs pervers, tels que nous autres civilisés nous figurons ceux des anthropophages.

Foitar, chef des Papous, proposa à M. Rouyer de lui céder deux prisonniers de guerre contre M. de Vriès et le boy Aripa. M.

Rouyer repoussa cette offre avec horreur... Mais il s'empara clandestinement des deux prisonniers de guerre.

Nous ne voyons pas de différence entre cette opération et celle du filou qui repousserait, avec non moins d'horreur, l'invite de payer une somme pour l'acquisition d'un ou plusieurs gigots, mais déroberait, le boucher absent sur la foi des traités, ces membres comestibles.

M. Rouyer a enlevé les deux prisonniers.

Qu'a fait M. Foitar, chef des Papous, en prenant livraison du boy et de M. de Vriès, sinon percevoir le légitime montant de sa facture ?

Il y a, annonçons-nous en commençant, une seconde manière, pour une mission anthropophagique, de ne point revenir, et cette méthode est la plus rapide et la plus sûre : c'est si la mission n'est point partie.

**ALFRED JARRY**  
... « T'en as un œil »  
et  
« M'as-tu vu ? » ...



La fonction créant l'organe, voici comment l'organe de la vision est né dans le monde des théâtres.

Les gens de qui la profession est de se donner en spectacle – de se louer plutôt, il y a le cachet – répétèrent tant de fois depuis *Thespis*, la question connue que peu à peu se développa le système oculaire permettant de les voir.

Mieux : à cette évolution se rattache l'invention des lorgnettes, lorgnons, face-à-main et autres jumelles.

Satisfaits alors seulement un peu, après deux mille ans d'attente les Cabotins, au vingtième siècle, daignent remercier le spectateur professionnel et empressé par la formule de politesse :

« *T'en as un œil !* »

Avoir un œil, c'est là une assez belle récompense de si longs efforts vers la vision.

Il est remarquable que ladite formule : « *T'en as un œil* » ne varie point, même si le spectateur se sert d'une jumelle.

Dans l'esprit du Cabot, l'œil destiné à l'admirer n'est jamais assez grand.

...

Il n'est pas certain que le Cabot soit doué, de son côté, de l'organe de la vision.

Il est généralement privé de divers attributs essentiels : nous voulons dire du moins qu'il ne possède aucune espèce de barbe.

Aussi, de même que le coucou pond dans le nid d'autrui, le Cabot se pare-t-il de villosités étrangères propres à remédier à l'insuffisance de son pelage.

Il est rare qu'il porte ces fourrures dérobées un très grand nombre de soirées de suite. Ajoutons qu'outre les barbes artificielles, il s'emmitoufle aussi de vêtements empruntés.

Le Cabot ne sortant de sa bauge ou de sa loge que pendant l'hiver et à des heures tardives de la nuit, il n'est pas étonnant qu'il soit frileux.

Il projette devant lui à ces heures-là, à l'instar du ver-luisant, une lumière qui l'éclaire par en bas.

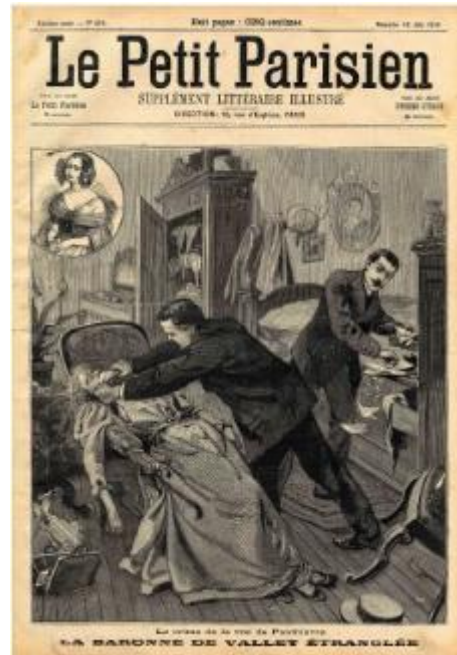
De même aussi que chez le lampyre, ce sont les femelles qui donnent le plus d'éclat.

Cette lumière pâle, de nature électrique, rayonne peu de chaleur.

Aussi certains Cabots de la grosse espèce, industrieusement, se chauffent-ils au moyen de troncs d'arbre fendus dans leur longueur et divisés en voliges.

C'est ce que le Cabot appelle, en son gazouillis, brûler les planches.

## ALFRED JARRY ... Faits-divers ...



A Loyson-Bridet, journaliste.

Ce qui frappe tout d'abord dans les « faits divers » c'est leur parfaite similitude. Assassinats de demi-mondaines – rarement de mondaines tout entières – et chiens ou gens écrasés, on ne sort pas de là.

Il faut donc abandonner l'idée que le mot « divers » implique quelque variété dans ces incidents.

...

Et l'on dit très bien, au singulier, « un » fait « divers ».

Un fait n'est pas divers tout seul, si l'on veut signifier, par « divers », « varié ».

Que faut-il donc entendre par là, et qu'entendaient nos grands écrivains ?

Ne rappelons pas la phrase : « l'homme, ondoyant et divers ».

Allez donc traiter un sergent de ville d' « ondoyant et divers » et voyez ce qu'il ripostera.

« Divers » n'est pourtant pas exactement une injure.

N'empêche que l'on ne trouve jamais autre chose, sous la rubrique « faits-divers », que les « crimes et accidents ».

En tous cas, pas grand 'chose de propre.

...

On prononce : « pervers » et « dilapider ».

Le fait-divers, même tout seul, serait celui « qui n'est pas conforme » à l'ordre social.

On connaît aussi les frères « convers ».

Mais il y a une nuance.

Et ce sont eux, dans les couvents, qui accomplissent toutes les basses besognes.

Et voyez, d'ailleurs, ce que M. Combes en a fait.

...

Un voyage de Président de République, un décès de Pape, n'étant pas nécessairement délictueux, ne peuvent trouver place dans les faits divers.

Ils sont trop considérables et trop rares.

Le fait divers est la menue monnaie de l'information.



Et il existe une différence, tout de même, entre le décès de l'empereur des camelots et l'avènement de l'empereur du Sahara.

...

Les faits-divers comprennent tout ce qui n'est pas important.

C'est le prospectus qu'on laisse dans la loge du concierge, pour qu'il s'en délecte.

Il préfère son feuilleton, mais le fait-divers est-il autre chose, sinon qu'un roman, du moins qu'une nouvelle due à la brillante imagination des reporters ?

Si les reporters devaient attendre que le fait-divers existât, leur journal paraîtrait le surlendemain.

...

À propos, parmi les faits patibulaires, délictueux et divers, il est de bon ton, parfois, d'insérer le couronnement d'une rosière.

C'est le grain de beauté, blanc, sur l'ébène de Taupin.

Et c'est le lis dans une sombre vallée.

...

Les faits-divers sont le théâtre à côté des grands articles.

C'est l'accessit des premières pages.

Et ils ont leurs coudées franches, à présent que les journaux ont tant de pages.

...

Ils restent, pourtant, le tiers-état du journalisme.

Le « quart-état », ce sont les annonces.

...

Les enchaînés, dans la « Caverne » de Platon, charmaient leurs loisirs à contempler le défilé des ombres sur leur muraille humide.

Chat-Noir antique !

Les reporters modernes ne voient pas plus loin, du moins, que le bout de leur nez, lequel ils portent court.

Alors ils photographient.

...

Mais le fait-divers...

C'est un fait.